

Nous sommes beaucoup qui avons peur

Geneviève Amyot

Volume 43, Number 3 (253), September 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32759ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Amyot, G. (2001). Nous sommes beaucoup qui avons peur. *Liberté*, 43(3), 47–59.

Geneviève Amyot

Nous sommes beaucoup qui avons peur

Geneviève Amyot

Je ne sais pas si cela nous est advenu
dès avant la sortie du sac
pressentant déjà le mal
certains le soutiennent
je ne sais pas

depuis longtemps nous avons peur

de l'eau par exemple

l'eau du fleuve est trop sale
celle de la mer trop salée
la rivière est farcie de pneus et de ferrailles
à l'épicerie il faut payer la moindre cruche

nous n'avons point confiance en cette terre
avec son ventre plein de morts
ses tremblements ses tornades ses verglas
ses grands arbres d'où basculent
les enfants
Comment effacer le sang sur la roche
le chandail les doigts de la mère

nous avons peur du silence fort
qui navre nos soirs
nous fait des matins de corde creuse

nous tentons éperdus de rabattre
ce cri crochissant notre cœur
il peut jaillir d'une seconde à l'autre
une lumière trop crue

nous avons si peur du feu
de l'absence
du feu

il y en a qui pètent
comme pètent toutes seules les balounes
un soir de gamins agités

nous ne savons pas quoi faire
de toutes ces fois
où nous n'avons pas fêté nos fêtes
dansé nos fièvres
réclamé notre dû

nous avons une telle peur des larmes
qu'elles nous descendent en des abîmes
où nous serons dissous
seuls
dans un flux sans fin

nous craignons surtout de ne plus pouvoir pleurer
qu'advientra-t-il de la douleur
enclose
comment empêcher que nos chairs non bercées
se retournent contre nous
contre nos enfants

le temps ne répond rien
quand nous l'intimons de se taire

nous avons peur du noir
ses malignités ses vengeances
de la foule des microbes de la nourriture
de la chute
de l'amour
des hautes trahisons de l'amour

de la voix élevée du père
des bras de la mère
sur elle-même
la sœur jalouse

nous regardons longuement
avant de traverser la rue

nous avons peur de rester là
où nous en sommes
figés
exilés

nous avons peur d'aller à l'école
d'être seuls à la maison
de ne pas bien lire surtout à haute voix
sans recours au corps maternel
d'avoir un blanc de mémoire

nous craignons au plus haut point
les résurgences de la mémoire
que nous appelons éperdus
pour une élémentaire définition

nous ne savons pas au juste
où est la faute

extrême la faute
immaculée

nous avons peur de la police
des vidanges

la mort est un justicier plein d'astuces
une hache dans une main familière
une hache de hasard

est-ce pour contrer la clarté des rêves
que nous ne dormons pas la nuit
ou par simple impossibilité d'abandon

nous avons peur du soleil
de tous les cancers du soleil
de la magnificence du soleil
de la magnificence du soleil et qu'en faire

nous appelons les autres à notre rescousse
vivement

nous avons peur de couler
avec l'eau du bain

la folie est un labyrinthe agité
d'ancêtres incurables
chevauchant des trônes dérisoires

nous errons

de corps en corps
d'alcools en bistouris
de suppliques en sarcasmes

il y en a qui partent
vers toutes les curiosités du monde
pour des parentés retouchées
pour les oraisons probables
du monde

le temps a des façons fort singulières
de nous faire nous succéder
les uns aux autres
sur la carte du monde

nous ne voulons pas du sang qui s'en vient
entre les cuisses
les poupées faisant très bien l'affaire

beaucoup plus tard nous craindrons
l'arrêt bientôt de ce sang
la sécheresse jusque dans les os
la vieillesse ôtera-t-elle même
la bonté des fleurs
celle aussi du souvenir

comment savoir où tout cela nous mène

nous avons peur du bonheur
comme d'un inconnu trop étrange
nous ne savons pas où rester
nous errons

cela peut être simplement d'un bout à l'autre
de la chambre
et nous tournons le pied
toujours à la même place
pour un peu de certitude
nous pivotons jusqu'à ce creux d'usure
dans le plancher
nous mènera-t-il de l'autre côté de la terre
où les autres nous laveront nous chaufferont
nous pareront de neuf

le regard des autres nous inquiète

nous avons peur de ne pas grandir
de trop grossir
d'être écœurants de boutons
que la barbe ne pousse pas ou les seins
de n'être pas conformes
jamais spécifiques

de grandes paix pourtant certaines fois
nous installent vraiment parmi les arbres
pour l'éternité

nous avons peur des appels transparents
de nos sexes
de l'impétuosité de la quête du sida

la mort nous harcèle d'épouvantes
à en mourir
nous offrons l'oreille à tous les saluts
sa marque insiste partout
le poisson pourri la dent branlante
les photos du journal
nous n'imaginons pas l'éventualité
du moindre consentement

un peu après nous l'appelons
une mère chaude enfin
annulant toute douleur
emportant jusqu'à la plus petite peur
au chevet de la couchette je me souviens
peur de plier l'oreille en déposant l'enfant
sommes-nous à ce point inaptés
incompétents

nous avons peur de travailler
de sacrifier dans le rouage
le noyau dur de notre être

nous avons peur de ne pas trouver d'emploi
pour notre être
de manquer d'argent

nous redoutons ce qui va nous sortir de l'âme
si nous prenons un crayon un pinceau
une flûte
quelle gargouille enragée
sans grâce
quelle splendeur jaillie de la plaie

et ce droit de dire
quel prix les autres chargeront-ils

il nous importe pourtant
au plus haut point
de rendre témoignage
ne serait-ce que de la tourmente
de la mer
des enfants

nous avons peur de faire des enfants
puis nous voilà dans la hantise sans cesse
de les perdre
la leucémie les voitures
une allumette un détraqué
un champignon vénéneux
atomique
la mer

la mer

ils n'ont peur de rien

les enfants jouent dans la mer
comme dans une histoire très ancienne
la mer n'est pas trop grande pour les enfants
la mer est grande simplement
comme l'espoir

nous ne serons pas sauvés

nous marcherons vers le centre impeccable
de nous-mêmes

une idée de flamme forte
voudra tout magnifier
la *déraison des corps*
le ciel sans repaire
la voix bleuie par la chute

quel centre est impeccable qui malgré tout
s'acoquine aux ardeurs végétales
à la ponte des poissons
la brillance des oies sous le jour
au cri parfait du départ
au nouveau-né

nous existons vers ailleurs que nous-mêmes

au commencement il y eut l'amour

nous existons vers notre paix
nous existons vers notre peur